

DU MÊME AUTEUR

Poésie

DE L'ANGELUS DE L'AUBE A L'ANGELUS DU SOIR, (1888-1897), contenant les premiers *Vers*, *La Naissance du Poète*, *Un Jour* et *La Mort du Poète*.. 1 vo

LE DEUIL DES PRIMEVÈRES (1898-1900), contenant les *Elégies*, *La Jeune fille nue*, des *Poésies diverses* et les *Prières*........................ 1 vc

LE TRIOMPHE DE LA VIE (1900-1901), contenant *Jean de Noarrieu* et *Existences*.................. 1 vo

CLAIRIÈRE DANS LE CIEL (1902-1906), contenant. *En Dieu*, *Tristesses*, *Le Poète et sa femme*, *Poésies diverses* et l'*Eglise habillée de feuilles*......... 1 vc

LE GÉORGIQUES CHRÉTIENNES.......................... 1 vo

LA VIERGE ET LES SONNETS.......................... 1 vo

Prose

LE ROMAN DU LIÈVRE, contenant *Le Roman du Lièvre*, *Clara d'Ellébeuse*, *Almaïde d'Etremont*, *Des choses*, *Contes*, *Notes sur les oasis et sur Alger*, *Le 15-août à Laruns*, *Deux proses*, *Notes sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens aux Charmettes et à Chambéry*................ 1 vol

PENSÉES DES JARDINS.................................... 1 vol

MA FILLE BERNADETTE.................................... 1 vol

FEUILLES DANS LE VENT, contenant *Méditations*, *Quelques Hommes*, *Pomme d'Anis*, *la Brebis égarée*. 1 vo

LE ROSAIRE AU SOLEIL, roman.......................... 1 vo

MONSIEUR LE CURÉ D'OZERON.......................... 1 vol

LA VIERGE ET LES SONNETS

IL A ÉTÉ TIRÉ ET NUMÉROTÉ A LA PRESSE :

Quarante-neuf exemplaires sur Japon à la forme

et deux cent neuf exemplaires sur Hollande

JUSTIFICATION DU TIRAGE

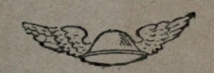


FRANCIS JAMMES

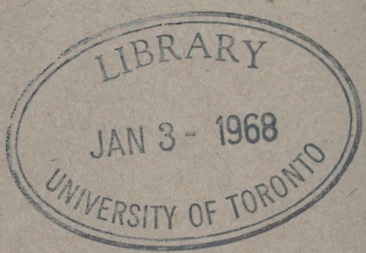
—

La Vierge et les Sonnets

— *POÈMES* —



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI
—
MCMXIX


LIBRARY
JAN 3 - 1968
UNIVERSITY OF TORONTO

SONNETS POUR COMMENCER

I

IL ÉTAIT, AU DELA DES JEUNES FRÉNÉSIES...

I

Il était, au delà des jeunes frénésies,
Un coin inaccessible et noir dans la forêt.
Cette forêt était mon cœur, ce coin secret,
La source où s'en venaient boire mes poésies.

Que si je t'ai jamais aimée, enfant choisie,
Si mon rythme a jadis gémi sur tes bras frais,
Je te cachai cette heure où je me retirais
Pour écouter le flot où nageait l'harmonie.

Je t'adresse aujourd'hui cette confession :
Laissant l'échelle d'or et ses illusions,
Quand s'effeuillait dans l'agrandissement des choses,

A travers les pertuis des dômes de ce bois,
Sur l'eau pure, un couchant fait de bouquets de roses,
C'est Dieu que j'appelais, je m'éloignais de toi.

II

MÊME QUAND LE PAYS RIAIT SOUS LES NUAGES...

II

Même quand le pays riait sous les nuages,
Même quand la colline était comme un trumeau,
Même quand j'attendais sous l'arbre d'un hameau
Une enfant buissonnière et qui n'était pas sage ;

Même alors le bonheur fuyait, et le ramage
De l'idylle cessait dans la nuit des rameaux.
Mon Dieu ne voulait pas que les lys les plus beaux
Fussent à moi sans que l'abeille y fît ombrage.

Soyez béni, Seigneur, par qui j'ai recherché
L'amour d'un absolu qui manquait au péché.
Les fruits d'or et de sang qui s'offraient à mon âme,

Si je les ai cueillis, je les ai rejetés
Pour boire avidement l'inextinguible flamme
Qui tombe du Ciel même au milieu de l'Été.

III

JE ME SOUVIENS DE TELLE FLEUR, DANS UN TEL BOIS...

III

Je me souviens de telle fleur, dans un tel bois,
De cet insecte au creux d'un ormeau, d'une chasse
Où je distingue encor le vol d'une bécasse,
D'un verre d'eau que dans une ferme je bois.

Mais j'oublie, à présent que j'avance, une voix
Qui me fut chère, un cœur qui tenait tant de place
Qu'il emplissait le mien, une charmante face
Et des lèvres d'amour qui disaient toi pour moi.

Cette voix et ce cœur, cette face et ces lèvres,
Puissent-ils à leur tour m'avoir bien déserté
Et ne retenir rien de cette double fièvre

Qu'une rose au Printemps, une abeille en Été,
La trace en bondissant que fait dans l'herbe un lièvre :
Ce qui n'est plus cela que nous avons été.

IV

JUSTE EN FACE, JE VOIS LA MAISON QUE VIGNY...

IV

Juste en face, je vois la maison que Vigny
Habitait dans Orthez, et son rideau de lierre.
Durant son temps de servitude militaire
Et de grandeur, vint-il parfois dans mon logis?

Quel destin met son nid à côté de mon nid?
Rien en moi qui ressemble à ce Romain de pierre.
Les feuillages qui font le bruit d'une prière
Protestent dans son parc contre son long déni.

Et pourtant! N'était-il pareil à tous les hommes?
Le contraire est souvent la chose que nous sommes.
Afin de s'attendrir, il n'a jamais pleuré.

Quant à moi, contemplant le fronton de sa porte,
Triangulaire et net, nu comme un Marboré,
J'aspire au doux sanglot qui me fait l'âme forte.

V

CIGALE ABASOURDISSANTE...

V

Cigale abasourdissante,
Qui me dictes par tes cris
Ces quelques vers que j'écris
Dans la chaleur écrasante :

Au feu! Sur l'ocre des sentes
Toute la bruyère a pris
Et la replète perdrix
Cherche de l'eau sous les menthes.

Quelque souffle a condensé
Et, sur le sol, espacé
La sueur de mon visage :

En larmes elle a goutté,
Comme on voit, avant l'orage,
L'averse large d'Été.

VI

DANS L'EAU GLAUQUE L'OBJET ET L'OMBRE SE CONFONDENT...

VI

Dans l'eau glauque l'objet et l'ombre se confondent.
A la surface est immobile mon bouchon.
L'aulne au suant feuillage oppose aux durs rayons
Un écran sous lequel ma quiétude est profonde.

Les peupliers, sur la berge opposée, abondent.
Le mouvant bloc liquide use l'alluvion
Qu'il avait amassée en une autre saison.
C'est trois mètres de fond qu'accuse ici ma sonde.

Mon flotteur, si léger, ne bouge toujours pas.
Puis, à peine, trois fois, il vacille. Et voilà
Qu'obliquement et que lentement il s'enfonce.

Je tire et je ressens la secousse, et ma main
Est celle d'un vainqueur jusqu'à ce qu'à la fin
La truite émerge et rompe le fil sous des ronces.

VII

UN JOUR BLEU DE L'ÉTÉ QUE NOUS NOUS PROMENIONS...

VII

Un jour bleu de l'Été que nous nous promenions,
Le petit que j'étais et la vieille servante,
Nous vîmes, sur le foin aux vagues reluisantes,
Battre des ailes un énorme papillon.

Et, m'avançant avec mille précautions,
Je posai brusquement sur cette fleur vivante
Mon chapeau, sous lequel je la pris pantelante,
Puis l'emportai dans une boîte à la maison.

Et mon cœur se serra d'indicible tristesse
Quand je montrai l'insecte à mes parents. Qu'était-ce?
Comment le reconnaître? Ah! Il n'était plus tel

Que tout à l'heure... O mes frères en poésie!
Il n'avait plus autour des ailes la prairie
Qui me l'avait fait croire aussi grand que le ciel.

VIII

COMME LE PATRIARCHE, AU MILIEU DE LA VIE...

VIII

Comme le patriarche, au milieu de la vie,
Contemple le soleil de l'épaisse moisson,
A ma taille bientôt montent les épis blonds
D'enfants, et les pavots de leurs bouches sourient.

Je me retourne et vois sur la route suivie
Le chasseur que j'étais dans la jeune saison.
J'aimais le baiser âpre et roide du glaçon
Sur ma barbe alors noire et maintenant blanchie.

D'aucuns parlaient, lisant mes vers, de ma douceur.
Il est vrai, je chantais les femmes et les fleurs :
Mais celles là plus d'une fois se sont méprises.

Je chantais, dis-je, ainsi que chantait mon fusil
Dont les canons se faisaient flûte sous la brise
Qui sifflait et poussait contre moi le grésil.

IX

C'EST DIEU QUE J'INVOQUAIS SUR MA FLUTE RUSTIQUE...

IX

C'est Dieu que j'invoquais sur ma flûte rustique.
Il est venu par le doux chemin villageois,
Ainsi qu'un laboureur, tout au long d'un pavois
De campanule et d'angélique.

Il est venu par le blé mûr des catholiques.
Les perdrix, les enfants rappelaient à la fois.
Les joubarbes faisaient aux descentes des toits
Des sculptures de basilique.

Au-dessus des fronts ceints de neige et de douceur
On lisait tout en or sur la pauvre bannière :
« O mon fils ! donne-moi ton cœur ! »

Et, voyant ruisseler ces mots dans la lumière,
Je répondais, comme en silence font les fleurs :
« Donnez-moi votre cœur, ô Père ! »

X

L'ENFANT PRODIGUE, AMI, NE REGRETTE PLUS RIEN...

X

L'enfant prodigue, ami, ne regrette plus rien.
L'amour natal a débordé. Tout est amer
Qui n'est pas lui. Pourceaux! demeurez au désert!
Seul m'a suivi dans mon retour mon pauvre chien.

O quand mes bras se sont ouverts entre les tiens,
O Père! Et quand mon cœur, si dur encore hier,
Sur ton cœur s'est fondu comme un flocon d'hiver!
Lorsqu'il a ruisselé sur ton manteau d'ancien!

O mes frères! venez et faites comme moi.
Laissez votre malheur et connaissez l'émoi
Des parents affligés, accroupis sur le seuil,

Et qui, se redressant à votre revenir,
Voient le soleil tombant changer en or le deuil
Qu ils avaient pris pour vous qui les faisiez mourir.

XI

SPIRITUELLE, BLEUE ET FRAICHE MATINÉE...

XI

Spirituelle, bleue et fraîche matinée,
Sur les murs effrités où darde un laurier-tin!
Cœur semblable à la source au filet argentin!
Ame qu'un desservant obscur a communiée!

O passereaux en or des îles fortunées!
Chantez que le bonheur se trouve sous la main,
Que le Ciel, ici-bas, est un morceau de pain,
Et que nous renonçons à fouiller l'Empyrée.

Porte-lyres! Oiseaux des extrêmes midis,
Que les marins disaient venir du Paradis,
Ne jamais se percher, et n'avoir que des ailes,

Planez en vous plaignant au-dessus du sentier
Où la petite enfant de l'humble métayer
Sans qu'elle ait à monter porte le Ciel en elle.

XII

JAMAIS NI LA BRUYÈRE EN FEU, NI LES CIGALES...

XII

Jamais ni la bruyère en feu, ni les cigales,
Ni la fièvre qui fait délirer un enfant,
Ni la route sans peupliers au soleil blanc,
Ni la joue amoureuse où la honte s'étale;

Ni le rosier baigné par une aube automnale,
Ni l'azur que l'on boit au puits en frissonnant,
Ni la brise à minuit qui tout à coup surprend
Le dormeur qui rêvait aux collines natales...

Jamais cette chaleur, jamais cette fraîcheur
N'atteignirent le frais ou le chaud de mon cœur
Qui croyait inventer l'amour sur cette terre,

Posséder du Printemps, de l'Été, les primeurs,
Mais reculer toujours l'Automne qui tempère
L'homme qui semble triste et qui sait le bonheur.

LE CANTIQUE DE LOURDES

PRÉLUDE

Mes amis, venez entendre
L'histoire pieuse et tendre
Arrivée en mon pays
Où les eaux vives bruissent.
Elles tombent et puis glissent
Le long des champs de maïs
Et sur les prés qu'elles lissent
Comme ceux du paradis.
La montagne est suspendue
Au-dessus de l'étendue;

On dirait que dans ses mains
C'est un ange qui la tient
Comme une longue guirlande
Faite de fleurs de lavande,
De rose blanche et de lys.
C'est dans ce pays béni
Où chantent autant de feuilles
Que l'on peut compter de nids,
Si les cœurs qui se recueillent
Sont les nids de l'infini,
C'est dans ma claire Bigorre
Que l'Etoile de l'Aurore
S'est montrée à une enfant.
La Sainte Vierge Marie
Aime les belles prairies
Qui sont au bord des torrents,
Ou bien les rochers penchants
Sur le miroir des eaux vives.
A Bétharram elle vient,
Un laurier dans une main,
Sur l'anfractueuse rive.

A Sarrance, un peu plus loin,
Une source la retient.
Notre-Dame de Fourvières
Est sur la colline altière.
Et c'est d'un rocher marin,
Que la Dame de la Garde
Commande d'un œil serein
A la tempête hagarde.
Elle vient parmi les fleurs,
Aux vertes feuilles amères
Des écumes éphémères,
Sur la falaise d'Honfleur.
Au penchant d'une vallée
Sa maison s'est en olée.
Vous voyez, c'est le rocher
Qu'elle semble rechercher.
N'est-il dit, dans le Cantique,
Que la Colombe mystique
Y vole pour y nicher?
Lourdes a été choisie
Et sa douce mélodie

Sort encore du rocher.
Ce flot qui coule et roucoule
J'ai appris ce qu'il contient :
Les pleurs âcres d'une foule,
Mais aussi l'unique bien :
Celui que me donna Lourdes
Un jour que, l'âme trop lourde,
Croyant n'espérer plus rien,
J'allai m'y laver les mains
Et que, les sortant soudain,
Je vis dans leur pauvre argile
Briller comme en un écrin
Les perles de l'Evangile.

CANTIQUE

I

1. Le moulin de Boly
Qui a sur ses palettes
Des mousses verdelettes
Et de l'argent qui rit
Vit naître Bernadette.

2. De ce pauvre moulin
Cette enfant est sortie
Ivre du pain de vie :
On dépouille les grains
Pour faire les hosties.

3. Dans un hameau penchant
Des Hautes-Pyrénées,
Elle fut allaitée
Par Marie Arravant
Puis aux siens ramenée.

4. La nourrice au cœur d'or
Rappelant Bernadette
Quand elle fut grandette
Lui confia le trésor
D'un troupeau d'agnelettes.

5. A Lourde elle revint
Vers sa quinzième année
Dans l'ombre infortunée
Où chassés du moulin
Ses père et mère étaient.

6. Ne sachant lire, mais,
Le soir, la jouvencelle
Mieux qu'en un livre épelle
Dessus son chapelet
La leçon éternelle.

7. Bernadette souffrait.
Elle était peu de chose
Comme l'alpestre rose
Au vent de la forêt,
Qui tremble à peine éclose.

8. Mais cette rose-là
Attirait les abeilles
Que le ciel ensoleille
Et elle parfuma
Le roc de Massabieille.

9. Près du roc cette enfant
— Ainsi la rose blanche
Vers la terre se penche —
Allait chercher souvent
Un petit faix de bran hes.

10. On en faisait du feu
Chez son père et sa mère
Dont la noire misère
Ne s'éclairait un peu
Que par cette bergère.

11. Un jour se répandit
Cette nouvelle étrange
Que la Reine des anges
Venait du Paradis
Jusques au seuil des granges.

12. Et le peuple disait :
C'est à la bergerette
Qui a nom Bernadette
Que la Vierge apparaît
Aux rocheuses retraites.

13. Pâtres jeunes et vieux
Ne parlent qu'à voix basse
orsque, par la Merlasse,
Grave et baissant les yeux,
L Bernadette passe.

14. Sitôt les Pharisiens
Hérode avec Caïphe
Et les autres pontifes
Ne veulent croire à rien
Et ils montrent les griffes.

15. Plus fort que n'est le fort
Dont les murailles lourdes
Jettent l'ombre sur Lourdes,
L'Amour vaincra la Mort
Et l'incroyance sourde.

16. Le ruisseau du moulin
Coulera sur la mousse
Qu'il rend brillante et douce,
Quand il ne quitte point
La pente qui le pousse.

17. Bernadette suivra
Le sentier de la Grâce
Comme la biche passe
Le long de la paroi
Malgré pierres et glace.

18. Le parfum du lys blanc
S'épand dans la vallée.
Bernadette est allée
Avec le cœur tremblant
Cueillir l'Immaculée.

II

19. Dans le milieu du jour,
Avec sa sœur Marie
Et puis Jeanne Abadie,
Elle faisait un tour
Vers la roche bénie.

20. L'abandonnant bientôt,
Les espiègles compagnes
Vont courir la montagne.
Elle croit que là-haut
L'orage gronde et gagne.

21. Comme sous un vent fort,
Seul, un buisson grelotte.
Et, au creux de la grotte,
Bernadette voit l'or
D'un nuage qui flotte.

22. Et, lui apparaissant,
Une Dame sereine
Fait signe qu'elle vienne.
D'un chapelet l'enfant
Veut épeler les graines.

23. Mais son bras se roidit.
La voici en extase
En face de ce Vase
Que tout le Paradis
De son amour embrase.

24. Le signe de la Croix
Est fait par notre Reine
Au moment qu'elle amène
Aussi entre ses doigts
D'un chapelet les graines.

25. Lors l'enfant que retient
L'étrange ligature
Se dégage et murmure
L'oraison du chrétien
Et si humble et si pure.

26. Pendant qu'elle la dit
La Vierge fait silence.
Seulement sa voix lance
Le *Gloria Patri*
Quand l'autre recommence...

27. La Vierge a dix-sept ans.
Une longue ceinture
Comme un ciel qui s'azure
Sur sa robe descend
Qui semble en neige pure.

28. Un voile blanc tenu
Sur son front de lumière
Retombe par derrière
Et sur chaque pied nu
L'or d'une rose éclaire.

29. Le chapelet fini,
Notre Dame entourée
De la vapeur dorée
Rentre, colombe au nid,
Dans la roche trouée.

30. Et voici revenir
Vers notre Bernadette
Les rieuses fillettes
Qui étaient à courir
Ramassant des branchettes.

31. Elles font des fagots
Toutes les trois et prennent
Par la forêt de chênes
Le sentier qui là-haut
A Lourdes les ramène.

32. A ses amie et sœur
Qui avec elle trottent
Lors la gente dévote :
« — Qu'avez-vous eu donc l'heur
De voir devant la grotte ? »

33. « — Mais nous n'avons rien vu
Que l'ombre qui s'enfonce
Au delà de la ronce
Dedans le rocher nu. »
Ce fut là leur réponse.

34. Et la voyante alors
Dit à sa sœur Marie :
« — Une Dame qui prie
Dans un nuage d'or,
Cela je te confie. »

35. Lorsque vint le moment
De faire la prière,
Dans l'ombreuse misère
Pleura la douce enfant
Et dit tout à sa mère.

36. « — Fille, garde-toi donc
D'aller à Massabieille ;
Ces choses sont pareilles
A ces illusions
Que racontent les vieilles. »

III

37. Mais la céleste voix
Qui commande et entraîne
Jehanne la Lorraine,
Qui le Signe de Croix
Contre Satan dégaîne ;

38. Mais ce feu dans le cœur
De la grande Thérèse ;
Mais ce nard mieux que fraise
Qu'offre à Notre-Seigneur
Marie aux pleurs de braise :

39. C'est ce qui pousse avant
A la roche sacrée
Contre vents et marées
Cette petite enfant
Des Hautes-Pyrénées.

40. En un an, dix-huit fois,
Le Ciel s'ouvre pour elle
Et laisse venir celle
Dont plus douce est la voix
Que le violoncelle.

41. Venez, accusateurs,
Magistrats, commissaire,
Les mêmes qui font faire
Durement au Seigneur
Le chemin du Calvaire.

42. Que peuvent la prison
Et toutes les menaces
Sur l'enfant que la Grâce
Soutient comme un pinson
Le zéphire qui passe ?

43. Dans un profond oubli
Vous vous plongez vous-mêmes,
Vos titres, vos emblèmes.
L'humble cœur vous survit,
Frais comme le baptême.

44. Au mois de février,
Alors que sur les berges
S'allument tels des cierges
Les prismes des glaciers,
Douze fois vient la Vierge.

45. Durant mars et avril
Où les fleurs se déclosent,
La jeune Reine pose
Cinq fois son pied gentil
Sur la grotte de roses.

46. Voici qu'à ce moment
L'affluence est si grande
Que le maire demande
La troupe au commandant ;
Et les soldats descendent.

47. Si belle en sa pâleur
Est notre Bernadette
Qui la Vierge reflète
Qu'on dirait qu'elle meurt,
Tant son âme est en fête.

48. Une fois, en juillet,
L'Etoile de l'Aurore
Se montre à elle encore
Quand on fauche le blé
Dans la chaleur sonore.

49. Le dix-huit février,
A la sainte bergère :
« — Voulez-vous donc me faire
La grâce que veniez
Quinze jours ? » dit la Mère.

50. — « Je ne vous promets pas,
Reprit celle où abonde
La Charité profonde,
Le bonheur ici-bas
Mais bien dans l'autre monde. »

51. « — Priez pour les pécheurs »,
Dit encor cette Reine
Dans la même quinzaine
A l'enfant des pasteurs
Douce comme la laine,

52. Et que saisit l'effroi
Sous la montagne immense
Lorsque la Vierge lance
Avec force trois fois
Ce grand cri : — « Pénitence !

53. ... Les prêtres bâtiront
Ici une chapelle.
Je veux qu'encor, dit-elle,
Vienne en procession
Le peuple des fidèles.

54. ... Lavez-vous et mangez
De l'herbe à la fontaine. »
Elle achevait à peine
Qu'on vit un flot léger
Sourdre, dont Lourde est pleine.

IV

55\. Le vingt-cinq mars, jeudi,
Sur la ronce perlée :
« — *Je suis l'Immaculée*
Conception », a dit
La Dame long voilée.

56\. Jour d'Annonciation !
Jour de suprême extase
Où des lèvres du Vase
Comme un baume en Sion
Coule la belle phrase !

57. Le sept avril encor
Lourdes garde la joie
Du message qu'envoie
Celle dont le pied fort
Le chef du serpent broie.

58. Le feu même est témoin
De ce qu'a dit la Vierge :
Le cœur brûlant d'un cierge
Ne peut rien sous la main
De l'enfant sur la berge.

59. Cependant la fureur
De l'ennemi s'ébroue ;
Le loup voit de la boue
Dans l'onde où la lueur
Du doux agneau se joue.

60. L'enfant alors reprit
L'humble vie ordinaire,
Le train de l'écolière,
Le catéchisme appris
Et le problème à faire.

61. C'est au beau mois de juin
Qu'elle reçoit la Cène,
Quand la terre est sereine
Et quand le Seigneur vient
Par les blés de la plaine.

62. Le seize de juillet
Sourit la Vierge et jette
A l'humble Bernadette
Un regard, le dernier
Jusqu'aux célestes fêtes.

63. Son mal penche son front
Malgré de telles grâces.
En la voyant si lasse,
Les bonnes sœurs lui font
A l'hospice une place.

64. Heureuse, chaque jour,
Chez son père et sa mère,
Dans l'ombre et la misère,
S'en va pleine d'amour
L'ancienne bergère.

65. L'Évêqu de Nevers
Rend, à Lourdes, visite
Aux Dames qui abritent
Loin du monde pervers
Cette pauvre petite.

66. « — Lorsque vous quitterez,
Dit-il à Bernadette,
Cette douce retraite
Qu'est-ce que vous ferez?
En passant vous y êtes... »

67. « — Monseigneur, si l'on veut,
Ici dans la soupente,
Je me ferai servante. »
« — Pour ça, il faut des vœux. »
« — Je ne suis pas savante. »

68. « — Enfant, si, à Nevers,
Vous frappez chez mes filles
Qui comme des lys brillent
Dessus les gazons verts,
J'en ouvrirai la grille. »

69. Ce fut un an après
Qu'à la Supérieure
Qui l'embrasse et en pleure
Ce calice des prés
Ouvre son cœur qui fleure :

70. « — De l'Ordre de Nevers,
Si l'on m'en trouve digne,
Je prendrai les insignes. »
Ces mots s'en vont en l'air
Vers Dieu comme des cygnes.

71. Avant que de partir,
Longuement elle prie
A la grotte chérie
Sans y voir revenir
La très sainte Marie.

72. « — Adieu, mes chers parents ! »
Elle perd connaissance.
Comme aux jours de l'enfance
Des bras de sa maman
Enfin elle s'élance.

V

73. Elle arrive à Nevers :
« – Vous ne savez rien faire !
Lui dit la bonne Mère
Qui voulait l'éprouver ;
Aidez la cuisinière. »

74. Dès lors on peut la voir
Près de l'âtre qui fume,
Qu'elle souffle et allume,
Remplissant l'arrosoir,
Ratissant les légumes.

75. Bientôt hélas! du sang
Jaillit de sa poitrine
Comme sur la colline
Il en sortit du flanc
Du Christ sous les épines.

76. Des larmes plein les yeux
Son Evêque la presse
De se faire professe
Afin de mettre aux Cieux
Notre-Dame en liesse.

77. Ne pouvant plus parler
Elle fait un grand signe
Qui dit qu'elle résigne
Le monde et veut porter
La livrée humble et digne.

78. Mais l'heure de sa mort
Ce n'était pas encore :
Quelques instants l'aurore
Palpite, avant que l'or
Du grand jour la dévore.

79. Bientôt elle subit
Une autre épreuve amère :
Le trépas de sa mère.
Elle s'évanouit
Dans sa marche au Calvaire.

80. O fille dont le cœur
A connu l'ombre aimée
Qui, durant une année,
A recueilli tes pleurs
Près de l'Immaculée !

81. La sœur Marie-Bernard,
C'est ainsi qu'on appelle
La douce pastourelle,
Ses vœux un peu plus tard
En santé renouvelle.

82. C'est elle désormais
Qui, dans le sanctuaire,
Prend soin du luminaire
Et fait des bouquets frais
De lys et de bruyères.

83. Bientôt, c'est pour la mort,
Bernadette s'alite
« — Avant que tu nous quittes
Affirme-nous encor
La Vierge et ses visites. »

84. « — En face du salut
De mon souverain Maître,
Et par-devant les prêtres,
Je jure que j'ai vu
La Vierge m'apparaître. »

85. Le démon fait l'assaut
De notre pastourelle.
« — Retire-toi, dit-elle,
Afin que j'aie en haut
Une joie éternelle. »

86. « — Placez sur votre cœur,
Tel qu'un sachet de myrrhe
Ou tel qu'un sceau de cire,
Votre très doux Seigneur »,
Un prêtre vient lui dire.

87. La Croix elle serra
Dessus sa lèvre blême.
Puis, soudain, elle-même
Elle étendit les bras
Et s'écria : Je l'aime !

88. Ce fut le sept avril,
Le beau mois des extases
Où de son aile rase
Les églantiers gentils
La fauvette qui jase.

89. Elle a soif. Par deux fois
Elle goûte à son verre
Sans négliger de faire
Le beau Signe de Croix
Enseigné par la Mère.

90. Trois heures ont sonné.
De son pas jeune et leste
Par les sentiers agrestes
Bernadette a gagné
Le Ciel où elle reste.

VI

91. Et l'on voit tout d'abord,
Quand de Pau l'on arrive,
La grotte sur la rive
Avec son brasier d'or
De cires toutes vives.

92. Puis en un large vol
Monte la basilique
Où parmi les reliques
Luit comme un tournesol
La Fleur eucharistique.

93\. Voici qu'incessamment
Des trains sifflent et roulent
D'où dégorge une foule
Qui comme un océan
Chante et pousse sa houle.

94\. Le vent frais des hauteurs
Descend comme une grâce,
Fait battre sur la place
Les drapeaux et les cœurs
Des pèlerins qui passent.

95\. Et, dessus les brancards
Ou dans les voiturettes,
Mille douleurs muettes
Fixent de leurs regards
L'œuvre de Bernadette.

96. A côté du trottoir
Le piéton se range
Quand une enfant, un ange,
Passe en son nonchaloir
Pâle comme ses langes.

97. On voit tout l'univers
A Lourdes qui défile :
L'Eté constant des îles
Et l'éternel Hiver
Des plages immobiles.

98. Prêtres des Pays saints,
De Norvège et de Chine
Et des Terres latines,
Anglais, Américains
Vers la grotte cheminent.

99. Et des chants aussi frais
Que les pleurs de la roche
Montent lorsqu'on approche
De ces lieux consacrés
Où l'églantier s'accroche.

100. Ce sont les chants d'amour,
De douleur, d'espérance,
Que les fidèles lancent
Eperdument autour
De cette eau de jouvence.

101. Et la foi prend d'assaut
Les grilles des piscines.
Vers la Vierge voisine
Grimpe toujours plus haut
Le rosaire aux épines.

102. Voici que nous saisit
L'effroi lorsque se lève
Et marche comme en rêve
Celui qui, sur son lit,
Gisait, souffrait sans trêve.

103. Une acclamation
Se prolonge en cantique.
L'eau du bain probatique
Est prise du frisson
Des ailes angéliques.

104. Nuages qui passez,
Louez l'Immaculée !
Par les lys des vallées,
Par les agneaux frisés,
Ah ! Qu'elle soit louée!

105. Granges qui sur les monts
Etes éparpillées,
Et myrtilles pillées
Par les pauvres pinsons,
Louez l'Immaculée !

106. Vives truites d'argent
Qui prenez la volée
Sur les eaux déroulées
Que l'on nomme torrents,
Louez l'Immaculée !

107. Isards interrompant
Vos sauteries ailées
Aux pierres dévalées
Sous vos sabots tremblants,
Louez l'Immaculée !

108. Il faut ici laver
Nos âmes et nos plaies.
De dessus une claie
Un homme s'est levé.
Louez l'Immaculée !

VII

109. Du très Saint Sacrement
La Procession grave
S'avance au long du Gave,
Lentement, lentement,
Avec des chants suaves.

110. Avec les encensoirs,
Les bannières qui dansent,
Les chasubles qui lancent
Des éclairs dans le soir,
Très lente elle s'avance.

111. Avec cinq cents drapeaux
Où sont peintes des Vierges,
Avec vingt mille cierges
Et cent mille joyaux,
Lente elle suit la berge.

112. Avec les gens d'Artois
Et de l'Ile-de-France
Très lente elle s'avance ;
Avec ceux d'Angoumois,
Avec ceux de Provence ;

113. Avec les gens d'Anjou
Et ceux de Picardie
Et ceux de Normandie ;
Avec ceux du Poitou
Lente elle psalmodie ;

114. Avec ceux du Béarn,
Avec ceux de Lorraine,
Avec ceux de Touraine,
Avec les Savoyards
Et ceux de la Guyenne ;

115. Avec ceux du Berry,
Avec ceux de Bourgogne,
Avec ceux de Gascogne
Et ceux d'Alsace aussi
Où nichent les cigognes ;

116. Avec les Langues d'Oc,
Avec ceux de Champagne,
Avec ceux de Bretagne
Où la mer bat les rocs
Qui font une montagne ;

117. Avec les Venaissins,
Avec ceux de la Flandre
Où roulent les calandres ;
Avec les Limousins
Qui leurs bestiaux vont vendre ;

118. Avec les Nivernais,
Avec ceux de la Corse
Où le liège s'écorce ;
Avec les Bourbonnais
Qui leurs sources amorcent ;

119. Avec ceux d'Orléans
Dont Jeanne rompt les chaînes ;
Et avec ceux du Maine
Et ceux de Perpignan
Où l'Espagne est prochaine ;

120. Avec les Francs-Comtois,
Les Lyonnais qui tissent,
Dauphinois, gens de Nice;
Ceux du pays de Foix
Qui forgent et polissent;

121. Avec ceux de l'Aunis,
D'Auvergne et de la Marche,
La Procession marche
Glorifiant le Lys
Dont Dieu a fait son arche.

122. Voici des cardinaux
Et voici des évêques
Et des curés avecque
Des moines du Congo
Et des montagnes grecques.

123. Et puis dans le soleil
Qui couvre l'esplanade
Où gisent les malades
L'autre disque vermeil
Comme un phare en la rade.

124. Dans l'acclamation
Il apporte la Vie,
La Lumière suivie
Par toute nation
Qui n'est pas asservie.

125. L'orage de l'Amour
Est entre Ciel et Terre ;
L'angoisse et le mystère
Se condensent autour
Des blafardes civières...

126. Jusqu'à ce que soudain
Dieu nous cède et foudroie
Dans un grand cri de joie
Le mal qui nous retient
Comme un tigre sa proie.

VIII

127\. — Mon Seigneur et mon Dieu,
Ah ! faites que j'entende
Encore dans la lande
Les angélus joyeux
Qui montent et descendent?

128\. — En disant : Ephpheta !
J'ai ouvert les oreilles,
Leur rendant la merveille
Des beaux chants qu'entonna
David durant ses veilles.

129. — Mon Seigneur et mon Dieu,
Ah! faites que ma bouche
Puisse parler et touche
Avec des mots pieux
L'infidèle farouche?

130. — Du même sourd-muet;
Et sans grande harangue,
J'ai délié la langue
Que le mal retenait
Comme l'or dans sa gangue.

131. — Mon Seigneur et mon Dieu,
Ah! faites que je voie
Encore plein de joie
L'azur qui fait les cieux
Comme un grand dais de soie?

132. — Certes, plus d'une fois,
Au Temple, à Bethsaïde,
J'ai guéri les yeux vides
Des hommes dont la foi
Rendait le cœur lucide.

133. — Mon Seigneur et mon Dieu,
Ah! faites que je marche
Comme ces patriarches
Qui bien qu'ils fussent vieux
Accompagnaient votre arche?

134. — N'ai-je dit : Lève-toi,
Et prends ton lit ensuite,
A ce paralytique
Qu'on descendit du toit
Et qui s'en alla vite?

135. A la procession
Qui lentement s'avance
Tels sont les cris qu'on lance
Vers Celui qui répond
Aux âmes en silence.

136. L'aile des escaliers,
Le front des basiliques,
Le contour des portiques
Vont, semble-t-il, plier
Sous la masse publique.

137. Là-bas sur les rochers
Et sur la moindre pierre
Des pentes du calvaire
Des hommes sont perchés
Ainsi que sur des aires.

138. *Hosanna! Hosanna!*
Ce grand cri, quand arrive
Le Seigneur par qui vivent
Ces cœurs où l'amour bat,
Du ciel passe les rives.

139. L'ostensoir dans les mains
Immobiles du prêtre
Lentement fait paraître
L'apparence du Pain
Aux yeux des pauvres êtres.

140. La foudre frappe alors
Qui d'amour seul nous blesse.
Et les parents s'empressent
Autour d'un demi-mort
Qui sourit et se dresse.

141. La vague qui naît là
En ce point de la foule
Va propageant sa houle
Qui redit l'*hosanna*
Qui lointainement roule.

142. Et c'est alors qu'on voit
Les hommes tête basse.
Ils écartent l'espace
A genoux, bras en croix,
Quand le Sacrement passe.

143. Le pèlerin guéri
Qui des draps se délivre,
Debout, et d'amour ivre,
Contemple Jésus-Christ
Et se met à le suivre.

144. O visage si doux !
Petite Bernadette
Qui cueillais des branchettes,
Nous sommes à genoux :
Regarde. C'est ta fête.

FINALE

Venez donc laver vos yeux
Tout brûlants du sel des larmes
Et vous rapprocher de ceux
Que la mort cueille chez eux
Ou bien là-bas sous les armes.
Ecoutez les pures voix
Des sources qui sont à Lourdes.
Pauvre âme qui trouves lourde
En secret la triste croix,
Ah! si lourde qu'elle soit,

La bonne Samaritaine,
Au blanc capulet de laine,
Bernadette à la fontaine,
En diminuera le poids.
Va donc vers cette eau sacrée
Où la douleur ulcérée
Qui ne se laissait pas voir
Relève son voile noir
Et découvre son visage
Que l'existence ravage.
Nul ne connaît la pitié,
S'il n'a vu sur la terrasse
Un pauvre couple qui passe
En laissant traîner ses pieds,
Et qui de cette eau s'approche,
En emplit un gobelet,
Et mêle à ceux de la roche
Ses pleurs qui vont y rouler :
C'est un père et une mère.
Ah! ne me demandez pas
Ce que la voix de l'eau claire

Vient de leur confier tout bas.
Ils s'en vont, et, sur la pierre,
Prennent un humble repas.
Alors ces deux pauvres hères
A qui rien plus ne sourit
Se sourient parce qu'ils savent
Que c'est auprès de ce gave
Que s'ouvre le Paradis.
Nul ne connaît la tristesse
De celui que l'autre laisse,
Quand ensemble ils ont niché,
S'il n'a vu un jour l'épouse
Grave et de son deuil jalouse
De la roche s'approcher
Où le flot vient s'épancher.
C'est dans ce chemin qui mène
A cette même fontaine,
Ombreux et frais comme un puits,
Que tout son cœur fut séduit
— Oh! qu'il en faut peu! — à cause
De trois mots et d'une rose.

Qu'il est lointain ! Qu'il est près !
Ce temps où la jeune fille
Suspendait son bouquet frais
— Comme un bouquet suspendrait
Aussi bien la jeune fille... —
... Suspendait son bouquet frais
Comme un trophée à la grille !
Avait-elle remarqué
Au-dessus de ce bouquet
Les lamentables béquilles ?
Non, son cœur était bercé
Et il s'épanouissait
Oubliant que des misères
Se penchassent sur l'eau claire
A l'heure où deux fiancés
Buvaient dans le même verre.
Mais ce temps est bien fini :
L'un d'eux a quitté le nid,
Peut-être est-il mort en guerre ?
Et avec un orphelin
Elle refait le chemin

Et sent son cœur qui se serre.
Elle se redresse et boit
Comme au temps des fiançailles,
Et soudain elle tressaille :
Elle a reconnu la voix
Qui parle par la fontaine
Et qui rend douce sa peine :
Je suis toujours avec toi
Tant que tu diras : *Je crois.*
Nul ne connaît la faiblesse
S'il n'a pas vu cet enfant
Qui ne comprend pas comment
Il n'a plus une maman.
Où sont les chères caresses,
Si chères qu'on n'en sait pas
De plus chères ici-bas,
Même celles de papa
Quand sur son cœur il vous presse
... Non, non, ce n'est plus cela.
O l'absence maternelle
Autour de ces membres frêles !

Où sont, où sont ces baisers?
Où donc se sont-ils posés?
Est-ce qu'ils avaient des ailes?
Dites-le nous, tourterelles!
Les avez-vous retrouvés
Dans la douceur des duvets?
Oh! que bien plutôt il meure,
Le petit qui, à cette heure
Du *Pater* et de l'*Ave*,
Quand l'angélus du soir pleure,
Ne ressent plus sur son front
Ce fort appuiement des lèvres
Qui calme toutes les fièvres,
Mères que nous vénérons!
Ces baisers faits de silence,
Qui sont le pain de l'enfance,
Ils s'en sont enfuis un soir
Que tout est devenu noir
Et la maman toute blanche.
Où sont-ils? Sur quelles branches?
Qui est-ce qui a brisé

Les ailes à ces baisers?
L'enfant ne sait pas le dire,
Et il ne peut plus sourire.
Son père lui dit : « Ta maman
Est au Ciel. Et la fontaine
Vient du ciel. Petit, bois-en,
Tu n'auras plus tant de peine. »
Et alors le pauvre enfant
Sent la suave caresse
De l'eau sainte pénétrant
Son âme dans la détresse.
Cette eau chante : C'est maman
Qui t'embrasse là-dedans.
Nul ne sait la solitude
S'il n'a vu ceux qui n'ont point
Rencontré sur leur chemin
Quelqu'un qui leur prît la main
Et qui ont cette habitude
De n'avoir que du chagrin.
A personne ils ne réclament
Ce qu'on ne leur donne point :

Un peu d'âme pour leur âme.
Et l'homme ainsi isolé,
Ou la femme solitaire
Se sont toujours ressemblé :
Leur apparence est vulgaire,
Leurs pieds prennent la poussière,
Ils ont de pauvres cheveux,
Et, si l'on fixe leurs yeux,
On n'y voit point de lumière.
A quoi bon ? Quand on est deux
Les regards entre eux s'éclairent,
Mais les délaissés préfèrent
Souvent se cacher du feu.
Que leur reste-t-il ? l'eau claire
Et le pain du pauvre hère.
Quel pain ? Le pain quotidien
Qui fut pétri Jeudi-Saint,
Le Pain qui dort dans la grange
Près de l'âne et près du bœuf,
De la poule qui fait l'œuf
Et de l'encensoir des anges ;

Le Pain descendu du Ciel,
Le Pain du jour de Noël,
Le Pain que mon âme mange.
Cette eau pour les malheureux,
Dites-nous donc quelle est-elle?
C'est une eau qui bat de l'aile,
Et prie et chante pour ceux
Qui tout seuls essuient leurs yeux :
C'est l'eau qu'a faite si claire
Bernadette la bergère,
L'eau qui fend le cœur des pierres
Et fait l'âme solitaire
L'épouse même de Dieu.
Et ceux, ô ma chère lyre
— Fais-toi douce pour ceux-là
Comme l'enfant qui soupire
Sous les touffes de lilas
Et qui ne sait pas nous dire
Le doux malaise qu'elle a —
Et ceux qu'un remords déchire :
Cet homme au masque si dur,

Cette femme à l'œil d'azur
Qui sécrète un froid délire;
Ceux qui portent dans leur cœur
En apparence moqueur
La faute qui roidit l'âme;
Ceux qui déjà dans leur chair
Portent la terrible flamme;
Ceux que le luxe a couverts
Mais qui sentent un enfer,
Quand même, au fond de leur être;
Ceux qui vivent dans la mort
Et qu'a rejetés le Maître :
Qu'ils conduisent leurs remords
Dans la paisible vallée
Où neige l'Immaculée
Dedans son nuage d'or.
Là, qu'ils confessent leurs crimes
En face des hautes cimes
Qui couvrent d'un blanc manteau
Le vide noir des abîmes
Où reposent les agneaux

Qui des loups furent victimes.
Qu'ils se laissent donc toucher !
Qu'ils s'agenouillent à terre
Et qu'ils disent : j'ai péché
Comme la femme adultère !
Aussitôt ils entendront
La fontaine en oraison
Faire jaser son eau claire
Avec l'accent du pardon.
Si graves que soient nos crimes,
Ils sont comme sur les cimes
Les neiges à l'orient :
Ils fondent en pleurs sublimes
Sous les pieds du Tout-Puissant.

CANTIQUE DE N.-D. DE SARRANCE

1. Dans le val de Sarrance,
Où les champs étagés
Encadrent les bergers,
L'onde a la transparence
D'un air toujours léger.

2. Or, près d'un lit de pierres
Que recouvraient les eaux,
Le plus gras des taureaux
Semblait être en prière,
A genoux, les yeux clos,

3. Son maître tout de suite
Alla chercher non loin,
Pour le prendre à témoin,
Un qui pêchait des truites
Et qui aussitôt vint.

4. Et tous deux sur la berge
Se penchant voient au fond
Du gave peu profond
L'image de la Vierge
Qu'ici nous honorons.

5. L'Evêque mit sa mitre
Toute d'or et d'argent,
Et, solennellement,
Assembla son Chapitre
Dans Oloron siégeant.

6. Il voulut qu'à Sarrance
Bientôt on envoyât
Quelques savants prélats
Qui donnassent créance
A ce miracle-là.

7. Puis à sa cathédrale,
Monseigneur sous son dais,
Et des chants bien scandés,
De l'encens en rafales,
La Vierge il fit porter.

8. Malgré ce grand spectacle
Et dès le lendemain,
Notre-Dame revint
A Sarrance, ô miracle!
Sous le flot argentin.

9. Lors, avec révérence
Pour ce désir formel
De la Reine du Ciel,
On lui fit à Sarrance
Près du gave un autel.

10. Rien n'a pu la défaire,
Rien n'a pu la chasser.
On voulut la noyer,
Mais sa pesante pierre
Se mit à surnager.

11. C'est la pierre angulaire
Dont Dieu même a construit,
Par grand amour, ce nid
Où notre cœur s'éclaire
Comme un astre la nuit.

12. A l'église elle trône
Dedans sa chape d'or,
Sous de massifs trésors,
Avecque sa couronne
Et son Fils, notre Fort.

13. O très humble oratoire,
L'un des plus anciens
Où Notre-Dame vient !
La colombe aime à boire
Aux sources des ravins.

14. Avant que ne se posent
Ses pieds comme deux lys
A Bétharram, et puis
A Lourdes sous deux roses :
Sarrance, elle t'élit !

15. Ceux qui à Compostelle
Vont tenant un bourdon,
Des coquilles au front,
Font halte à la chapelle
Où les Prémontrés sont.

16. Avec les pauvres hères
Voici Gaston de Foy,
De qui la haute foi
Rend hommage à la Mère
Du Roi parmi les rois :

17. Isabelle qui pare
De Phœbus le blason ;
Et le roi d'Aragon
Et le Mauvais Navarre ;
Louis onze, Henrion.

18. Les bergers et bergères,
Aux sons des chalumeaux,
S'en viennent des hameaux :
Boscdapous, Gey, Ichère,
Sayquet, là-haut, là-haut...

19. De ces mille villages
Si propres que leurs murs
Elevés dans l'azur
Ressemblent aux nuages
e neige et de vent pur.

20. Ceux que le mal accable
L'ont vu s'enfuir parfois
Comme l'oiseau des bois,
Lorsque la Mère aimable
Montrait sa douce voix.

21. Vous qu'étreint la souffrance,
Chrétiens, unissez-vous.
Ce chant sera si doux,
O Vierge de Sarrance,
Si vous priez pour nous!

22. Etoile de Sarrance,
Conduisez les pasteurs,
Illuminez leurs cœurs,
Quand la brume s'avance
En noyant les hauteurs!

23. Lune du pays d'Aspe,
Arc, lancez-nous l'Amour
Plus beau que n'est le jour!
Nef d'argent et de jaspe,
Des nuits faites le tour!

24. Soleil de Dieu, beau globe :
Que du matin au soir
Vos rayons fassent voir
Au bas de votre robe,
Les sommets de l'Espoir !

25. Neige tellement pure
Que nous baissons les yeux
Quand vous tombez des cieux :
Jetez sur nos souillures
Votre voile pieux !

26. Cascade qui s'élance
Blanche comme le sel,
Et peinte avec le ciel,
Comme du coup de lance
L'eau du Verbe éternel !

27. Blé des terres fertiles
Dont s'est nourri Celui
Qui notre âme nourrit
Et qui dans l'Evangile
Donne un Pain infini!

28. Vigne où se désaltère
Jésus à votre sein
Avant qu'il fît le Vin
Qui n'est pas de la terre
Et fait germer les saints!

29. Sentier de la montagne
Qui grimpez entre buis,
Œillets, roses et lys :
Que le haut Ciel ils gagnent
Ceux qui vous ont suivi!

SONNETS POUR FINIR

I

J'AVAIS MIS DE L'AIR PARFUMÉ...

I

J'avais mis de l'air parfumé
Dans mon pipeau, l'air qu'on respire
Lorsque l'acacia se mire
A la source du mois de mai.

Quand la jeune fille ramait,
Je jouais et l'entendais rire
De ce que je n'eusse une lyre
Comme un poète renommé.

Tout à coup elle fit silence
Dans le bateau qui se balance;
Les bois commençaient de mourir,

Elle écoutait ma flûte fruste
Pousser encore le soupir
Du printemps parmi les arbustes.

II

J'AI CINQUANTE ANS. JE VOIS S'AVANCER LA JEUNESSE...

II

J'ai cinquante ans. Je vois s'avancer la jeunesse
Qui ne finira plus. Tout mon passé renaît.
Le pays où jamais je ne suis retourné,
Où je naquis, hante mon âme et la caresse.

Un clocher, une place, une rivière, qu'est-ce ?
Mais des biens immortels que l'homme reconnaît,
Alors que, s'élevant, il est illuminé
Par le soleil couchant que l'aube déjà presse.

Je quitterai la vie afin de la trouver :
Ni les vieilles disant le Pater et l'Ave,
Ni l'oiseau, ni ma sœur, ni mon père et ma mère,

Ne seront jamais plus absents de mon amour,
Et tout, jusqu'à l'ortie humble du cimetière,
Dépouillant l'ombre, enfin sera vêtu de jour.

III

LA NEIGE COMME UN GRAND MIROIR M'A RENVOYÉ...

III

La neige comme un grand miroir m'a renvoyé
Le clair de lune et son ineffable mystère.
On eût dit d'un pays jonché de primevères
A travers les carreaux que le gel a rayés.

Cette fête n'est point pour l'homme et ses foyers :
A l'heure du réveil s'éteint cette lumière
Dont je pense qu'elle est une douce prière
Qui se passe de mots et ne sait que briller.

S'il est vrai que parfois les anges se fiancent,
Sans doute est-ce en des nuits pareilles qu'ils balancent
Leurs encensoirs chargés du feu blanc des flocons :

Peut-être leur amour, plus pure que l'enfance,
Laisse-t-elle tomber de leurs vierges tisons
Le reflet de leur silencieuse oraison.

IV

QUELQUES PERSONNES, CINQ OU SIX, SOUS LA TONNELLE...

IV

Quelques personnes, cinq ou six, sous la tonnelle
Riaient, disant des mots que l'enfant que j'étais
Ne pouvait pas comprendre, et je m'en attristais :
Car l'innocence veut qu'on s'exprime pour elle.

L'esprit encore plein d'un sommeil où se mêlent
Des chansons de nourrice à des bourdons d'Eté,
Je ne m'expliquais point cette feinte gaîté
Sous les lauriers aux bouts desquels le soleil grêle.

Que me voulez-vous donc, ô mes doux ennemis,
Vous qui lisez ces vers, les raillant à demi,
Comme d'autres faisaient de moi sous le feuillage ?

Lorsque je vous entends, je ne vous saisis pas,
Et vous ne pouvez point traduire mon langage,
Car votre voix est haute et je parle tout bas.

V

C'ÉTAIT UN SOIR DE MES DEUX OU TROIS ANS PEUT-ÊTRE...

V

C'était un soir de mes deux ou trois ans, peut-être ;
Le vent, l'obscurité, la neige faisaient peur.
Comme un pinson frileux se hérissait mon cœur.
Les loups allaient-ils donc entrer par la fenêtre ?

Un autre soir de mes deux ou trois ans, un prêtre,
Son humble presbytère abritait nos bonheurs,
Dans les lys du jardin me montra la douceur
D'un nid où quelques rossignols venaient de naître.

C'était un soir de mes deux ou trois ans encor ;
Un parfum s'élevait de la tiédeur des pierres,
Sous les feuilles, parfum qu'a l'eau de la rivière.

Il tonna. Puis ce fut une saison en or.
C'était un soir de mes quatre à cinq ans, sans doute ;
Je crois que de nouveau là-bas il tonne. Ecoute.

VI

J'AI REVU LE PAYS NATAL, MAIS DANS UN SONGE...

VI

J'ai revu le pays natal, mais dans un songe.
J'errais le long d'une maison en vétusté,
M'efforçant de saisir au couloir déserté
L'écho des pas de mon père, qui se prolonge.

Tout est désert comme la mort, et le ver ronge
La plinthe où s'appuyait mon lit, quand me chant
Ma mère l'oiseau bleu, lorsque le soir d'été
Semblait une forêt d'azur pleine d'oronges.

Je suis jaloux, Seigneur ! Jaloux de mes amours.
Puisque de mon berceau mon rêve a fait le tour,
Et m'a montré que ce berceau n'est qu'une tombe,

Je ne reverrai plus ce site, moi vivant,
Mais je prendrai la voix triste d'une colombe
Pour vous redemander mon âtre et mes parents.

VII

QU'EST-CE QUE LE BONHEUR ? PEUT-ÊTRE UN VALLON BLEU...

VII

Qu'est-ce que le bonheur ? Peut-être un vallon bleu
Dans lequel j'ai chassé, voici trente ans, le lièvre.
Que m'importent l'échelle d'or, les rouges lèvres ?
Tout est vain qui n'a pas le grand calme de Dieu.

Dites, parlant de moi, que Jammes devient vieux,
Sans que vous soupçonniez combien jeune est sa fièvre ;
Mais il vous tend le sel, ô chevreaux que l'on sèvre,
Le sel de la sagesse où se mirent les Cieux.

La coupe la plus douce apporte l'amertume,
Sauf la coupe du vallon bleu qu'emplit la brume
Comme d'un lait que boit l'Aurore à son réveil.

J'ai su vous oublier, amours adolescentes,
Mais encore je vois un chien qui par la sente
A travers la rosée allait vers le soleil.

VIII

IL EST UN MOT QUE LES DURS HOMMES ONT BANNI...

VIII

Il est un mot que les durs hommes ont banni,
Un mot si doux, et c'est le mot mélancolie
Qu'épelle un rossignol sur la branche qui plie
Entre les fils de Vierge où scintille son nid.

Pourtant le père, auprès d'un berceau qu'il bénit,
Et les jeunes époux qui dans l'ombre sourient,
Et la communiée au baiser de l'Hostie,
Savent que la mort plane et que le jour finit.

Mais tu n'es pas le désespoir, mélancolie !
La tristesse non plus, car ta sagesse allie
A l'amertume la douceur, au fiel le miel,

Mélancolie ! Et tu n'es peut-être autre chose
Que l'épine qui veille au salut de la rose,
Que l'enfant qui n'est pas encore dans le Ciel !

IX

E TOUTE LA COLLINE ET TOUTE LA VALLÉE...

IX

Que toute la colline et toute la vallée
Enguirlandent le village de primevères,
L'encadrent de moissons, de feuilles qui séchèrent,
Ou l'illuminent des roses de la gelée :

Toujours mon âme cherche au fond de quelque allé
D'un domaine ancien ceux-là qui l'habitèrent
Et dorment à présent du sommeil de la terre
Sous le cyprès et sous la couronne perlée.

Ce grand désir que j'ai de les voir apparaître,
Ouvrir et refermer doucement la fenêtre,
M'est un gage du Ciel où m'appelle la Grâce.

Dans ce Ciel, désormais, ils goûtent l'existence
Qu'ils eussent souhaitée ici-bas : la terrasse
Où les petits enfants avec les anges dansent.

X

TOUT UN FOUILLIS DE FLEURS SANS OMBRE, UN SABLE BLANC...

X

Tout un fouillis de fleurs sans ombre, un sable blanc.
Dans l'ardeur de midi l'on croirait que la cloche
Va se briser, qui sonne à la tourelle proche.
La jeune Anglaise va dans l'allée à pas lents.

Sa joue est d'abricot. Sous son chapeau tremblant
S'abritent deux bluets clairs comme l'eau de roche,
Ses yeux, dont on dirait que, fauchés, ils s'accrochent
A la masse d'épis de cheveux opulents.

lle est grande. Sa robe droite tombe, digne.
lle songe à l'époux naviguant sous la Ligne,
u'elle aime et qu'entre tous a choisi son orgueil.

nergique, malgré son air de jeune fille,
lle suit, du regard de l'âme, ce cercueil
ue devient tout à coup le vaisseau qu'on torpille.

XI

ELLE TRAINE UN ENFANT PAR LA MAIN, L'AUTRE SUIT...

XI

Elle traîne un enfant par la main, l'autre suit.
La ligne de son corps par rien n'est révélée.
Son crêpe est comme un fût de pierre cannelée
Qui soutient une église où s'engouffre la nuit.

Elle n'a point connu l'amour tel qu'on l'écrit,
Mais l'angoisse et les soins qui tiennent éveillée :
La toux qui d'un berceau monte tout éraillée,
Le repas matinal, nécessaire au mari.

Pourtant, quelle que fût la lourdeur de sa tâche,
Elle aimait sans compter la croix où l'on s'attache,
Et, par instant, elle voyait Notre-Seigneur.

Aujourd'hui l'homme est mort qui leur gagnait la vie,
L'époux dont le baiser était tout son bonheur
Sur sa face de sainte aux paupières flétries.

XII

MON CHIEN ! ALLONS UN PEU DANS CETTE SOLITUDE...

XII

Mon chien ! Allons un peu dans cette solitude
Que la lune brumeuse en montant rosira
Lorsque je reviendrai, mon fusil sous le bras,
Pensant à ma famille avec sollicitude.

Mes petites seront, à cette heure, à l'étude,
S'appliquant aux cahiers que l'encre tachera,
Affirmant à leur tour que l'homme pleurera
Sur le chemin qui mène à la béatitude.

Cependant tout n'est point dans la vie une croix :
On rit sur la pelouse en écorçant des noix,
Un pauvre cirque passe, on achète une image,

Et le père, debout, comme avec des rameaux
Retient entre ses bras ce nid criant d'oiseaux,
Et sa barbe s'étend dessus comme un feuillage.

XIII

L'UNE DE MES ENFANTS, DANS LA DOUCE PRAIRIE...

XII

L'une de mes enfants, dans la douce prairie,
Avant vêpres, quand l'âme et le temps sont couverts,
Sur son front avait mis un peu de laurier vert,
Comme en ont les élus des douces confréries.

Allongée, et tenant sa nuque, et recueillie,
Elle semblait goûter un suave concert,
Bien que les violons et les flûtes de l'air
Ne fissent pas bouger les cimes endormies.

Comme j'étais venu rêver dans le jardin,
Elle vit que je l'apercevais, et, soudain,
Parut gênée ainsi de se trouver surprise...

Avoir une auréole, et qu'on ravit aux Cieux !
Je compris sa pudeur, car elle invitait Dieu
Au pauvre paradis de notre maison grise.

XIV

FUT UN TEMPS. COMBIEN J'ÉTAIS DÉCOURAGÉ...

XIV

Il fut un temps. Combien j'étais découragé !
Mais, tel qu'un bon piéton qui fait le tour de France,
J'ai repris le sentier de la verte espérance,
Saluant de la main les champs et les vergers.

Je te dirai comment cette forceque j'ai,
Mon cœur l'a recouvrée, en un jour de souffrance
Telle que le trépas m'eût été délivrance
Tant m'était lourd ce qui maintenant m'est léger.

Avisant un vieux puits dans la cour d'une auberge,
Son eau me fit penser à votre grâce, ô Vierge!
Qui dans la profondeur cachez votre reflet;

Je voulus boire à la divine transparence,
Et, sous mes doigts, coula mon premier chapelet :
La chaîne qui murmure au seau qui se balance.


TABLE

14

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt février mil neuf cent dix-neuf,

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE